

Extrait de *Notre présence au monde*, à paraître.

XV

UNE VIE À PETITS PRIX

Les riches sont ceux qui manquent le plus de ce qui est essentiel à la vie. Et c'est afin d'essayer de combler ce manque qu'ils accumulent autant de choses superflues. Et ainsi finissent inmanquablement par se retrouver ensevelis sous les décombres d'eux-mêmes.

Dans l'histoire de la pensée mise en formes par les humains que nous sommes, les riches ont pour fonction d'amener à la conscience collective que seul l'essentiel a de la valeur. Celle des miséreux est de nous révéler que ce qui est essentiel (étymologiquement : « qui a trait à l'essence, qui est constitutif, absolument nécessaire ») est abondance.

15 mars. Devant la baie vitrée, les semis de tomates poussent leurs cotylédons. Il s'agit d'une variété ancienne dont je ne connais pas le nom. Le paysan duquel elles me viennent les appelle les « tomates de ma grand-mère ». Quand je lui ai demandé s'il pouvait m'en vendre les graines, il m'a répondu qu'il préférerait garder l'exclusivité pour lui. Du coup je lui en ai acheté un kilo, que j'ai mangé avec beaucoup de plaisir, en recueillant les graines que je sème désormais tous les ans. Je fais plus de plans que nécessaire, comme ça je peux en donner à qui en veut. Quand les variétés anciennes ne circulent pas librement, les nouvelles, formatées à la demande des grandes surfaces, c'est-à-dire du manque de goût du public, s'imposent d'autant plus facilement sur le marché.

M'intéressant récemment aux statistiques de la richesse en France, j'eus la surprise de constater qu'en dépensant 800 € par mois, je vivais en dessous du seuil de pauvreté. J'ai une voiture très correcte, qui roule au GPL, une maison de 80 m² habitables, avec une jolie terrasse surplombante où un pommier étale ses branches à la belle saison, et un jardin en contrebas où, entre les arbres fruitiers, je cultive quelques légumes, des plantes aromatiques, des framboises, des fraises et du raisin. Je me

chauffe essentiellement au soleil, que je stocke, à travers de larges baies vitrées exposées au sud, dans une dalle et des cloisons en terre. Quand il manque en hiver, j'use d'un insert que j'ai entouré de briques réfractaires et de galets pris dans un torchis de terre et de paille – dont la masse restitue la chaleur du feu domestique bien après qu'il soit éteint – le surmontant d'un four en torchis où je mijote des tajines, des gâteaux, des consommés..., cuisant les pizzas directement dans le foyer au-dessus des braises. L'été je dispose d'un cuiseur solaire. Sinon je cuisine au gaz.

J'ai la chance de n'avoir aucun crédit à rembourser, ayant compris, il y a une trentaine d'années, que je ne me pouvais m'offrir à tempérament la vie de mes rêves. Ma maison, construite de mes mains en bottes de paille, m'est revenue un peu moins de 65 000 €, et la parcelle viabilisée 18 000, capital que j'ai obtenu en revendant une maison de même type que j'avais construite, une dizaine d'années plus tôt, dans la haute vallée de l'Aude. Je mange essentiellement bio, local, et uniquement des fruits et légumes de saison, bois du vin naturel non sulfité, que je paye largement moins cher que des équivalents AOC, et qui me rend le soir la tête légère sans me la plomber le lendemain. Je fais à l'occasion quelques conserves, des confitures, des compotes et des bocaux de champignons pour le plaisir de les partager avec des amis.

Cerise sur le gâteau, l'eau de source m'arrive directement au robinet. Disposant de toilettes sèches, je ne l'évacue pas avec mes fèces, lesquelles compostent tranquillement dans le jardin, enveloppées d'un cocon de sciure de bois, de paille et d'orties sans le moindre dégagement d'odeur. Quand le compost est mûr, j'en enrichis les racines de mes arbres.

Je roule en moyenne 5 000 kilomètres par an, essentiellement pour rendre visite à ma famille dans le Var. Ici je me déplace le plus souvent à pied ou en vélo, et lorsque je vais passer quelques jours à Paris, je prends le train. Adorant faire la cuisine et recevoir mes amis, j'évite les restaurants qui me satisfont rarement. Je n'ai pas de télévision, ni rien d'équivalent, écris sur un ordinateur portable sur lequel il m'arrive certain soir de regarder un film. S'agissant d'un vieux PC, qui commençait sérieusement à ramer et s'infester de spams et autres désagréments, un ami m'a installé Linux, système d'exploitation gratuit, en échange de bottes de paille pour son potager. Depuis, les deux – l'ordinateur et le potager – galopent comme des chefs. Pour la lecture, je me pourvois à la bibliothèque du bourg voisin, échange avec des amis et achète exceptionnellement un ouvrage, de préférence en version poche.

Ne prenant plus l'avion depuis belle lurette, je complète les vacances à la rivière – à une demi-heure de marche sous ma maison – par des balades en montagne et projette

cette année une randonnée pédestre en Bretagne dont je suis originaire et où je ne suis encore jamais allé.

Pour avoir jadis vécu sur un autre pied, nécessitant une jonglerie permanente entre les colonnes « entrée » et « sortie », je tiens aujourd'hui ma pauvreté – ainsi définie par les statistiques nationales – pour ma plus précieuse richesse.

Regardant hier soir le film d'Abel Ferrara, *Welcome to New-York*, dans lequel l'épouse du patron du FMI lui loue un pied-à-terre en attendant son procès, moyennant un loyer de 60 000 dollars le mois, je pris conscience, au vu de leur profonde misère, de ce que peut avoir de scandaleux mon petit train de vie qui m'emplit de joie.

Les petits trains vont plus lentement et moins loin que les grands, qui effacent d'un même grondement le paysage et le temps du voyage. Lorsqu'on arrive aussitôt que parti, on arrive au même endroit que celui d'où l'on est parti.

Toutes les grandes gares se ressemblent. Les petites qui ne sont pas encore tombées dans l'oubli, ont un visage bien à elles dont on se souvient longtemps après les avoir embrassées du regard.

Tout à l'heure à la radio : « un diamant d'une valeur de 45 millions d'euros volé dans un hôtel parisien. »

Dans une économie systémique, désormais planétaire, où certains n'ont pas les moyens de subvenir aux moyens physiques de leur existence, il m'apparaît que les 45 millions investis dans une babiole n'ayant d'autre objet que de satisfaire la vanité de son acquéreur, sont eux-mêmes le produit d'un vol.

Bien sûr, ce n'est pas ainsi que le jugent les lois humaines, dont le fondement est de défendre la propriété privée au profit de ceux qui la détiennent et au détriment de ceux à qui elle est volée. Il s'agit-là d'une simple position de bon sens que ne devrait pas manquer de partager tout être sain d'esprit.

En matière de propriété, comme du reste en toute autre matière, les lois humaines n'ont d'autre but que d'entériner les rapports de force établis. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elles sont instituées par ceux-là mêmes qui se trouvent en position de force ! Voler un bijou de cette valeur m'apparaît dès lors comme un tour de force qui me réjouit l'esprit.

Quand je ne trouve pas ce que je cherche là où je pense l'avoir perdu, j'essaie là où je n'imagine même pas qu'il puisse être. Et s'il ne s'y trouve pas non plus, je me réjouis d'en être libéré : ce qui nous appartient, nous tient à part de nous-mêmes. À l'inverse, ce à quoi nous renonçons sans regret, nous libère d'un fardeau que nous portions sur nos épaules alors même que nous n'en avons plus l'usage, comme un voyageur fabrique une embarcation de fortune pour traverser une rivière, puis, parvenu de l'autre côté, la tire derrière-lui à travers le désert, au cas fort improbable où il pourrait encore en avoir besoin.